

WINDIGO

Légende amérindienne

Paule Doyon



Éditions En Marge

Windigo

ÉDITIONS EN MARGE
1005 Blondin #2
St-Jérôme, Qc, Canada

Courriel : hbertran_2000@yahoo.fr

Image de la couverture : Carole Doyon

Diffusion : www.lulu.com

Édition originale : Éditions Naaman, Sherbrooke, Qc
ISBN 2-89040-287-8

Éditions En Marge et Paule Doyon
Dépôt légal / 2009
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN 978-2-921818-58-2

Tous droits réservés

Paule Doyon

Windigo

Légende amérindienne

Éditions En Marge

Premier cercle

Windigo avait toujours existé. L'Indienne, sa mère, affirmait bien l'avoir mis au monde mais tous les Indiens savaient que c'était faux. Aucune femme n'aurait pu enfanter Windigo: il était avant l'arbre, avant que le lac arrondisse ses eaux en cercles d'argent, avant la terre et les autres Indiens. Windigo était le premier, le premier du monde. Et tous les Indiens, du plus jeune au plus âgé le craignaient, parce que Windigo avait toujours été, et que tous le savaient. Quand Windigo vint, la terre surgit et le lac et la forêt aussi. Windigo sut que tout cela se créait pour lui. Il vit qu'il était seul avec l'esprit à être. Il devint le maître absolu de la terre de l'eau et de la forêt.

Windigo coupa un arbre. Il était avant l'arbre et il en avait besoin, mais il s'assura que l'arbre voulait bien qu'il eût la suprématie du pouvoir sur lui. Il était maître de l'arbre mais il le respectait. Windigo chassa un cerf pour se nourrir. Il pria, front contre terre, l'animal de bien vouloir l'excuser car il avait faim! Et le cerf comprit. Windigo était maître du cerf, il avait tué le cerf, mais il l'aimait.

Windigo trouva le feu qui brûle, qui cuit, qui réchauffe, il le dressa. Le feu comprit que Windigo était puissant, qu'il avait main sur lui, qu'à cause de cette force, Windigo serait éternel. Quand il eut dominé toutes choses, Windigo vit que la tribu avait

grandi avec lui. Il comprit qu'il ne pourrait pas être éternellement seul avec lui-même.

Windigo passait ses nuits allongé à contempler les mille yeux du ciel. Son corps respirait par les milliards de bouches de ses pores la vie végétale qui courait dans son lit de sapin. Il laissait son esprit errer tout seul à travers la forêt des étoiles. Il abandonnait son esprit à la nuit, puisqu'il n'en avait pas besoin avant le matin. Son corps était caressé par les branches qui le couvraient de leurs mains vertes et résineuses. À l'aube il se dégageait de l'étreinte douce du parfum des conifères. Son esprit revenait du fond du ciel vers lui. Windigo s'étirait dans le premier rayon que son père, le soleil, lui tendait du haut des cieux. Puis, il marchait allègrement à grands pas, silencieux, vers le cercle d'eau froide du lac, qui attendait sa venue.

Près de l'eau, Windigo demeurait un long moment immobile à laisser son regard errer sur la beauté du lieu où les yeux du Grand Esprit s'étaient arrêtés. Il sentait le souffle sacré, l'haleine divine courir sur la rive. Il respirait longuement l'air frais que laissait sur son passage le Grand Esprit. Windigo se penchait, retirait l'un après l'autre ses mocassins, laissait glisser de son dos la couverture qui le couvrait, offrait son corps nu, magnifique et bronzé, au lac qui s'ouvrait sous son poids.

Windigo nageait, tourbillonnait dans l'eau glacée. Autour de lui les perles de vie jaillissaient de partout. Windigo riait, se laissait flotter, tournait comme un poisson d'argent. Au-dessus de lui voletaient les ailes du vent, tandis que dans les herbes de la rive, Petite Ourse naïvement dormait. Quand Windigo eut terminé sa prière au matin, il revint vers la rive et demeura muet à attendre devant le corps, nu aussi, de Petite Ourse qui dormait encore

Ému et surpris, Windigo découvrit soudain que la figure de Petite Ourse avait, exactement, la forme d'une étoile.

Windigo suspendit un rameau de sapin à l'intérieur de son tipi. Maintenant Petite Ourse habitait avec lui. Petite Ourse n'était pas remontée au ciel d'où elle était tombée. Windigo l'avait enfermée dans le cercle magique du tipi et le rameau de sapin empêchait que Petite Ourse s'ennuie sur la terre. Windigo lui apprit le secret des pierres sacrées d'où l'étincelle jaillit. Les pierres qui savent parler aux Indiens et disent tant de choses que le Grand Esprit murmure à peine aux autres hommes.

Petite Ourse sut bientôt écouter les conversations des arbres, reconnaître dans l'oiseau l'esprit particulier qui passe, et demeurer sensible à la douleur de l'animal qui se sacrifie pour que l'Indien vive. Petite Ourse, en écoutant autour d'elle les choses et les êtres dire, en arriva à oublier la nuit où les étoiles causent. Le cercle du tipi la protégeait de l'étrange fascination de la lune sur elle. Windigo veillait à ce qu'elle oublie dans ses mains les espaces stellaires où les étoiles la nuit d'ordinaire vivent.

Windigo était parti chasser l'élan. Petite Ourse ramassait du bois mort, nourrissait le feu. Penchée sur la flamme, elle voyait l'élan courir dans la forêt, à perdre haleine. L'élan ne voulait pas mourir. Il voulait vivre encore et encore! L'élan implorait la forêt, implorait le vent, implorait ses quatre jambes, implorait le ciel, la terre, la vie! L'élan ne voulait pas mourir encore. Mais la flèche de Windigo déjà trouait son flanc. Les arbres s'espaçaient au lieu de le protéger, le vent le retenait au lieu de le pousser, ses jambes l'abandonnaient au lieu de le porter, la vie le fuyait tandis que la terre, à chaque fois qu'il l'effleurait, enfonçait plus avant la flèche dans son corps. Le ciel tournait et l'élan sentait sa prière vaine. Malgré sa volonté d'exister toujours, il découvrait

l'inutilité de sa révolte. Il lui fallait s'incliner devant la mort ordonnée par Windigo.

Dans la tribu autour, un tremblement épouvantable ébranlait les tipis et les arbres. Les Indiens cherchaient mais ne voyaient rien qui pût causer cette brusque colère du ciel contre la terre, ces zigzags de feu, ce grondement dans les nuages. Une Indienne courait, terrorisée, un enfant dans les bras, en criant :

- Vous avez entendu? Vous avez entendu? c'est Windigo qui passe...

Mais déjà l'élan rôtiissait, apaisé, sur le feu. Windigo laisserait le bel animal courir librement dans ses veines, courir éternellement. Déjà la peau de Petite Ourse devenait douce comme la soie du poil de l'élan. Windigo se réjouissait en contemplant sa femme dont les yeux sombres lui apportaient la nuit, la lumière du jour.

Avant de manger l'élan, Windigo avait recueilli soigneusement le sang de l'animal et l'avait religieusement rendu à la terre. Puis, il avait mangé la viande sacrée. L'élan était devenu lui. L'élan avait grandi, pris de la force, sa vie regardait maintenant la forêt à travers les yeux vifs de Petite Ourse et de Windigo. L'élan vivait plus que jamais. Il pouvait courir dans les étoiles quand Petite Ourse rêvait la nuit, se défendre contre ses ennemis quand les flèches de Windigo frappaient.

Le silence s'appesantissait sur la tribu. La forêt se desséchait autour du cercle des tipis. Les animaux avaient fui. Les arbres disaient de mauvaises choses et les pierres sacrées parlaient de

même. Le soleil, un matin, ordonna à Windigo de danser. Windigo obéit à l'astre plus puissant que lui. Windigo n'avait que son corps à lui, tout le reste appartenait au Grand Esprit. Souvent Petite Ourse invitait Windigo dans sa maison dans le ciel, et là, il remuait son corps comme on fouille la terre. Il avait découvert un fils qui grandissait, tout petit et affamé, dans la maison de Petite Ourse, qui ramènerait bientôt l'enfant sur la terre.

Aussi, devant l'évidence, devant l'astre qui le réclamait, Windigo entailla son propre corps. Il dansa, parcouru par la roue brûlante du soleil. Il laissa naître en lui la force terrifiante, exigeante et sans loi de l'essence de vie qui, en criant et hurlant, s'en alla chercher la vie chez elle. La vie s'appartenait, disait le soleil en tournant sur lui-même. « Je veux la vie! » hurlaient les étoiles quand Windigo partit dans le noir pour que son corps ne vît pas qu'il se tuerait lui-même.

Au matin, Windigo compta paisiblement les scalps qui feraient de lui un guerrier redouté. Puis, il caressa d'une main tendre la peau de Petite Ourse, qui lui remit le fils que sa bravoure lui avait mérité. Windigo sentit tout l'amour des Indiens morts remplir le corps de l'enfant, qu'il appela William.

Petite Ourse et Windigo mastiquaient longuement la viande, et ils devenaient plusieurs. Ils entendaient des cris dans leurs veines, des chants de gloire. La vie demandait à vivre n'importe comment. Windigo sauvait la vie de la mort et la donnait. Le Grand Esprit s'était arrêté au-dessus du tipi et dans les yeux mouvants de l'enfant.

Windigo dormait quand Petite Ourse noua, au cou de l'enfant, le petit nombril séché. Ensuite, pendant que Windigo rêvait, Petite Ourse chercha les herbes simples qui les protégeraient de la maladie et de la mort.

Pendant son sommeil Windigo apprit beaucoup de secrets. L'ennemi se préparait à se venger. Mais Windigo serait vainqueur! Il l'avait appris des pierres sacrées. Celles-ci ne savaient pas mentir, Windigo ne devait pas avoir peur.

Des plantes qu'avait cueillies Petite Ourse, Windigo tira les teintures pour préparer sa victoire. Il retira ses vêtements, barbouilla son corps de vermillon, de blanc, de noir. Il orna son front des cornes du dernier cerf abattu, s'ajusta une queue de renard, saisit son cordon de poils de porcs-épics. Il lui restait à s'agiter, à se contorsionner, à se transformer lentement en la bête au fond de lui-même. Il lui fallait devenir l'invincible carcajou, le renard rusé, l'aigle puissant, Il lui fallait réunir en lui la rapidité du cerf et la fureur du loup, la cruauté inflexible de la nature sauvage. Il allait se porter, dans cet état, à l'attaque de l'ennemi qui venait vers lui comme une horde de bêtes furieuses. L'ennemi également transformé, par les hurlements et les danses, en une force diabolique avec laquelle il lutterait, corps à corps pour sa vie.

Les pierres sacrées n'avaient pas menti. Windigo fut encore une fois vainqueur. Il chanta sa victoire puis redevint tranquillement lui-même. Car Windigo était bon, il veillait sur l'arbre, sur l'animal. Windigo était le fleuve où la vie coule, cascade, renverse et poursuit son cours. La nature passait en lui comme dans le sapin et l'oiseau, dans le carcajou, l'orignal ou le vison. Un seul esprit habitait Windigo, sa tribu et l'ennemi: l'esprit de la vie qui, s'il meurt ici, survit à côté. Petite Ourse regarda Windigo avec admiration et lui tendit William pour qu'il l'instruisit.

Cette année-là, Windigo eut beaucoup de peine à traverser le temps des lunes d'hiver. Les aurores boréales valsaient dans le ciel. Le froid était cassant. Le sol blanc de la forêt étincelait sous les étoiles et le Grand Esprit semblait parti au pays des morts. Windigo se sentait abandonné et avait faim. Il ne pouvait piéger que de rares lièvres, n'avait pas abattu un seul orignal depuis le début de la saison. La tribu se décimait. Plusieurs Indiens s'étaient résolus à partir pour des territoires de chasse plus prospères. L'ennemi se rapprochait toujours.

Au conseil des Indiens on commençait à dire qu'il était temps que Windigo agisse, même si cela signifiait une autre danse de mort. Dans son tipi, Petite Ourse, enveloppée des pieds à la tête dans la fourrure de peaux patiemment rassemblées, attendait avec William que la colère froide du Grand Esprit (qui gouverne) ait pitié des Indiens et envoie rôder dans leur territoire quelques originaux égarés prêts au sacrifice. Au lieu de cela, l'ennemi se rapprochait. Windigo devenait nerveux. Dans le cercle sacré, tout le village s'était remis à danser.

Une nuit, Petite Ourse retourna dans sa maison dans les étoiles et ne revint pas. Son scalp ornait maintenant la ceinture de l'ennemi. Longtemps Windigo chercha, à travers les aurores boréales à reconnaître dans les mânes qui y flottaient, l'âme de Petite Ourse, à deviner la vengeance que sa femme réclamait. Mais Petite Ourse se contentait de faire frissonner la peau du tipi et se refusait à parler. Car elle avait escaladé les minutes interminables des lunes, elle avait franchi le pont fragile de la chair et la rivière féroce de la vie pour atteindre son hospitalière demeure dans les constellations. Maintenant elle se nourrissait abondamment de fraises, nageait dans les fleuves de lumière cosmique, produisait partout, en remuant bras et pieds dans le ciel, de jolis courants colorés.

Mais les os de Petit Ourse reposaient dans la terre. Eux seuls parlaient à Windigo. Ils lui ordonnaient de semer la mort, de devenir l'ombre du soir, ils durcissaient son visage, donnaient à sa peau la rugosité de l'écorce de l'arbre. Ils le forçaient à déménager son tipi à l'écart, à inventer des incantations magiques. Et Windigo partait en guerre, furieux, rasant tout sur son passage, égorgeant hommes, femmes, enfants, sans s'arrêter, sans entendre le vent qui dans la nuit portait la mort et soufflait :

- Windigo...Windigo...Windigo...

Très loin à l'Ouest, l'oiseau Tonnerre descendait du ciel dans un grondement d'ailes, foudroyant l'ennemi des éclairs qui jaillissaient de ses yeux, mais ici à l'Est, c'était Windigo seul qui frappait. Mais Windigo portait aussi la douceur de l'herbe en son cœur et la voyance dans la fumée épaisse de son calumet. Il écoutait tristement la nature pleurer en lui sur son avenir. Alors il réinventait des tueries terrifiantes, incisant le corps de ses frères aussi lestement que le tronc de l'érable afin de survivre! La nature pensait en lui, le forçait à agir, à tuer. Elle éprouvait une violente douleur, elle voyait venir le temps où ni l'arbre, ni l'animal, ni elle-même ne sauraient plus parler à Windigo. Déjà, William, qui grandissait, maniait l'arc beaucoup moins bien que son père.

Le village ennemi avait été rasé, brûlé. Windigo, grisé de ses cris et du sang des scalps amassés, agitait encore son tomahawk, il allait encore frapper. Honda, entourée de tous les cadavres des siens, attendait figée de peur, qu'il la frappe. Mais Windigo abaissa sa hache sans l'effleurer. D'un geste il lui ordonna de se lever et de le suivre. Ce qu'elle fit.

La neige fondait et bientôt les glaces du lac se mettraient à flotter. William dormait quand Windigo fit entrer Honda dans le

tipi où l'esprit de Petite Ourse venait encore de temps en temps rôder. Honda tremblait, mais elle était vivante! Les cris du massacre la hantaient encore, mais elle était vivante! William s'éveilla...

- Voilà mon fils! dit Windigo, les tiens ont tué sa mère...

Honda ne dit rien. Ses yeux demeuraient froids.

Windigo usait de mots calmes pour compter les scalps et les victoires. Il avait l'œil paisible pour contempler sa prisonnière. Il avait l'oreille alerte pour écouter grouiller la forêt bruyante. Il avait le geste fidèle à reproduire les cercles inscrits à la grandeur de la vie : le cercle du soleil, de la lune, du lac, du tipi, de la tribu! Avec recueillement il traçait de son orteil le plus précieux des cercles, celui qui engendre la danse du soleil et prépare l'âme à la guerre, C'est dans ce cercle magique que Windigo visionnait chacune de ses futures victoires, tandis que Honda se transformait peu à peu, de prisonnière en Indienne soumise. William devenait son père, sa mère, ses frères et son fils. La beauté abondait sur le corps de Honda aux nattes noires et lourdes et à la parole rare. Longtemps seul William l'entendit.

Windigo observait Honda à la dérobée. Cette femme ne savait pas, comme Petite Ourse, courir dans les étoiles. Mais ses doigts savaient vertigineusement enfiler les colliers de wampuns, préparer les peaux, coudre les tuniques et les mocassins. Cette femme servait aussi à préparer la nourriture, et à porter les paquets de Windigo quand il marchait.. En somme, elle était très utile et Windigo, en dehors de ce qui regardait la chasse ou la guerre, n'éprouvait que le besoin de lui être soumis.

Le printemps s'avança encore. Dans l'eau il y eut des poissons. Les outardes revenaient innocemment se faire tuer. Il y eut à manger pour la tribu. Honda en oubliant sa faim oubliant sa rancune. Car c'est le Grand Esprit qui ordonne les guerres, qui

décide qui doit mourir ou vivre. Ceux qui sont morts bravement ont maintenant atteint le pays où l'hiver ne sévit jamais, le pays des territoires de chasse bourrés de gibiers. Honda savait son père, sa mère, ses frères heureux et rassasiés. Ils ne connaîtraient plus jamais le froid, ni la faim, ni la mort. Ils avaient été braves pour vivre comme pour mourir. Le Grand Esprit les avait guidés vers lui par la force du tomahawk de Windigo et de son peuple. Le Grand Esprit avait donné Honda à Windigo pour remplacer Petite Ourse.

Windigo fut très satisfait de découvrir le changement survenu chez Honda, sa bonté désormais envers lui et William.

Le disque sacré du soleil roulait au-dessus de la forêt murmurante. Le feu de son regard réveillait la chaleur de la terre, qui devenait hantée. Les fougères, les herbes savantes, les arbres qui retiennent tout, les insectes qui sortent de leur torpeur, de même que les oiseaux qui reviennent de loin mais apprennent vite les nouvelles, rôdaient ensemble dans la nuit. Les cris de guerre, les halètements des mourants, les sifflements des flèches et les coups de tomahawk sur les têtes, tous les massacres de l'hiver revenaient habiter la noirceur, quand la chouette lançait son cri lugubre pour les appeler.

Les Indiens s'expliquaient éloquemment toutes ces guerres douloureuses. Le mal attire le mal. La violence provoque la violence. Windigo avait été forcé de mal agir. Il avait dû se défendre. Il l'avait fait contre sa bonté. Qui, du cerf, de l'ours, du renard, de tous les animaux qui courent et pensent, dira que Windigo est cruel? Lui qui ne s'amuse pas à la chasse mais implore l'animal abattu de lui pardonner, et le remercie à genoux de sa mort, consentie, qui lui permettra de continuer à vivre! Windigo par lequel la nature palpite, passe, agit, extermine sans

remords, vainc la mort, par la mort! Windigo tue, sème la mort pour récolter la vie. La vie est l'unique but de Windigo.

L'ombre de Windigo avait couvert le dernier hiver de sang. Mais dès que l'été fut venu, Windigo retrouva son âme paisible. Son cœur n'était plus tourmenté que par la construction de son canot. Ses mains cherchaient l'écorce de bouleau, le bois de cèdre, la résine et les délicates racines de l'épinette blanche. Aidé uniquement de la hache et du couteau Windigo assemblait, avec le même instinct souverain que l'oiseau qui construit son nid, les matériaux cueillis autour de lui pour construire son canot. Ensuite, il prit son arc et ses flèches et glissa sur le lac. Honda le regarda partir et revint vers son campement où elle avait commencé à faire boucaner des lanières de viande et de poisson.

Pendant que la viande fumait, Honda cousait ou mâchait le cuir, s'activait tout en surveillant William des yeux. Autour d'eux s'agitait dans les branches la fourrure dorée des écureuils, qui roulaient jusqu'au haut des arbres et redescendaient avec la même vertigineuse agilité.

Après plusieurs semaines d'absence, Windigo commença à trouver sa chasse moins légère. L'inquiétude le rongait. Aussi, il s'arrêta, posa son arc et prit sa hache. Il coupa un arbre de chacune des espèces que la forêt enfermait et bâtit un autel, qu'il entoura d'un tipi où il s'enferma pour méditer. Là, silencieux, recueilli, il alluma son calumet et fuma. La fumée l'entourait. Windigo se sentait bien. Il entra en lui-même, rejoignait son âme mêlée à l'essence de tout ce qui vivait autour de lui, et loin de lui...il voyait Honda rire et jouer avec William. Tout allait bien au campement. Son fils et Honda n'étaient pas malades et la viande fumée les nourrirait encore longtemps. Dans le lac, le poisson frais sautait. William tirait de l'arc et Honda frappait des mains quand la flèche atteignait l'écureuil. Windigo pouvait continuer à chasser. Il regardait plus loin dans l'avenir...et voyait

s'approcher Wasihu dans un nuage blanc... C'était une menace. Mais Windigo savait qu'il ne pouvait empêcher que Wasihu vint. Il lui faudrait l'affronter...le temps venu. Pour le moment il allait se remettre à chasser puisque son fils et sa femme se portaient bien. Windigo rangea sa pipe et reprit son arc. Son inquiétude s'en était allée.

Deuxième cercle

Honda vit s'approcher l'homme. Elle se cacha avec William dans le tipi, mais l'homme vint plus près. Il leur dit de ne pas avoir peur, de ne pas le craindre, il venait seulement rencontrer Windigo. Honda sortit, dit que Windigo était parti chasser, qu'il reviendrait. L'homme répondit qu'il attendrait son retour. Honda vit que l'homme était blanc, que ses cheveux étaient de la couleur des poils de l'écureuil. Mais elle ne connaissait pas Wasihu, elle ne pouvait pas savoir que c'était lui qui se manifestait. Wasihu joua avec William, elle le laissa faire. Quand Windigo revint, William et Wasihu étaient déjà amis et Honda s'était familiarisée avec l'étranger. Aussi Windigo oublia qu'il aurait dû avoir peur de Wasihu, qu'il reconnut aussitôt. Il se dit que peut-être toutes les visions n'étaient pas justes. Wasihu lui paraissait inoffensif. Il prit plaisir à sa présence. Wasihu lui fit mille présents qui firent briller ses yeux d'Indiens que la nature n'étonnait plus.

Dès que Wasihu fut là, la vie ne fut plus pareille. Même Honda changea. Wasihu lui troqua des étoffes nouvelles contre ses fourrures en trop. Les colliers, que lui offrait Wasihu, emprisonnaient dans leurs cercles magiques la lumière jusque-là insaisissable du soleil, et le wampun perdait de l'intérêt. Vêtue de robes aux couleurs flamboyantes Honda tressait comme avant ses paniers. Mais elle se sentait devenir une autre. Elle était belle

depuis que Wasihu le lui avait dit, lui qui demeurait près d'elle plutôt que de retourner vers le mirage d'où il était sorti. Car Wasihu prétendait habiter un lieu où il fabriquait toutes ces choses qu'il offrait à Honda et à Windigo. Comme si de tout temps, le Grand Esprit ne fût pas seul à inventer? Mais bien qu'il fût menteur, Honda et Windigo s'attachaient à Wasihu. Windigo lui offrait l'hospitalité de son tipi, de son feu, de ses repas, et de temps en temps Honda. Wasihu prenait tout sans protester.

Quand Wasihu repartait, il emportait les fourrures de Windigo. Quand il revenait il avait de nouvelles étoffes pour Honda, et pour Windigo : un fusil. Entre-temps, Honda avait mis au monde son premier enfant. C'était une petite fille. Elle l'appela Milly.

Wasihu allait trapper avec Windigo. Wasihu apprenait à Windigo et à William à tirer au fusil. Il partageait leurs famines et leurs abondances. Il incita ensuite Windigo à partager avec lui, ses haines. Wasihu avait découvert que Windigo n'était pas toujours bon. Parfois l'âme noire de Windigo ombrageait astucieusement ses actes, lui dissimulait sa flagrante cruauté, l'excusait d'avance du sang et des scalps qui souilleraient les camps rasés. Ce côté ténébreux de Windigo ne déplut pas à Wasihu, au contraire, cela le réjouit. Désormais il le sentait capable de comprendre ses propres guerres. Wasihu avait ses ennemis aussi. Leurs deux mauvais côtés, liés ensemble, s'entraideraient.

Windigo jura fidélité à Wasihu, qui avait inventé le fusil si puissant. Le fusil qui valait mille flèches! Windigo abandonna l'arc sacré pour le fusil puissant. Jusqu'à ce jour la colère du Grand Esprit avait sifflé comme la flèche, maintenant sa parole éclaterait comme un coup de fusil. À force d'écouter Wasihu, Windigo éprouvait de plus en plus de peine à entendre la voix du Grand Esprit qui passait au-dessus des branches. Wasihu était si

vivant, si visible, comme Windigo! Wasihu parlait d'un autre dieu...le Grand Esprit n'était donc pas seul? Le dieu de Wasihu s'attribuait la création du même monde dont le Grand Esprit avait toujours revendiqué la possession? Et ils ne se connaissaient pas entre eux? Le dieu de Wasihu parlait à tous par la bouche de Wasihu, le Grand Esprit, lui, chuchotait seulement à l'oreille de Windigo des bruits, que Windigo devait interpréter pour lui seul. De plus, le Grand Esprit n'avait pas inventé le fusil, ni les étoffes qui font gratter la peau? Windigo devenait de plus en plus pensif.

Windigo apprit à Wasihu à fumer le calumet. Mais Wasihu ne put lire dans la fumée. Il ne pouvait lire que dans les livres, alors que Windigo, lui, ne savait pas.

Milly grandissait. Ses yeux étaient bleus, ses cheveux roux comme le poil de l'écureuil. Honda aimait natter ses lourdes tresses de mil. William regardait Milly en se demandant pourquoi sa sœur n'avait pas les yeux et les cheveux noirs comme lui.

Jusque là, Windigo n'avait été méchant qu'en temps de famine. Entraîné par Wasihu, il le devint aussi en temps d'abondance. Il épousa toutes les causes de Wasihu. Il trahit son propre peuple. Il décima ses frères. Il fit rouler le feu, couler le sang, essaya son fusil partout où Wasihu lui ordonna de le faire. Wasihu lui dit que son dieu gouvernait le ciel et que le Grand Esprit n'était que le Grand Trompeur, et n'avait pas inventé la poudre à fusil! Il fallait abattre l'esprit de la terre qui laissait les hommes ramper pour leur nourriture et leurs habits, l'esprit avare, qui gardait pour lui seul le pouvoir d'invention des machines qui rendent les hommes puissants! Il fallait abattre l'ignorance.

Parfois, au milieu des massacres, Windigo entendait les ossements de Petite Ourse craquer. En ces instants, le Grand Esprit parvenait encore faiblement à lui parler.

Wasihu grandissait, on aurait dit. Puisque Windigo se sentait de plus en plus petit face à lui. Le jour où il avait trouvé Wasihu installé dans son tipi, il l'avait trouvé beau avec sa barbe rousse et ses yeux de ciel. Grâce à lui peut-être, Milly avait des yeux de ciel aussi. Le peuple de Windigo, lui, n'était pas assez près du dieu pour porter ses couleurs, et leurs yeux étaient encore noirs. Mais maintenant, quand il regardait Wasihu, bizarrement, il commençait à en avoir peur...

C'est à ce moment que Wasihu apporta l'eau de feu pour démontrer qu'il était plus puissant encore! Windigo but, et cracha. Mais William but et crut avoir trouvé ce qu'il cherchait. William ne savait lire ni l'avenir, ni le passé dans la fumée du calumet. En buvant l'eau de feu il oubliait que Windigo savait et il souffrait moins d'être incapable de lui ressembler.

Honda, elle, écoutait Wasihu parler et trouvait sa parole belle. Elle dit à William qu'il devrait aller à l'école pour apprendre à parler comme Wasihu! William répondit qu'il aimerait comme Wasihu savoir, puisqu'il ne pouvait, comme Windigo, comprendre. Wasihu lui promit de l'aider pour cela. Honda sentit qu'il se passait quelque chose qui n'avait pas été avant, et qu'elle n'éclaircirait jamais tout à fait.

Alors Windigo conduisit Honda et ses enfants au pays de Wasihu, ensuite il retourna trapper et chasser. Telle était la nature de Windigo: il ne pouvait pas vivre longtemps au pays de Wasihu sans s'ennuyer. Il éprouvait surtout un soudain besoin d'entendre le Grand Esprit lui dire, lui-même, qu'il n'était pas le véritable Grand Esprit, que celui qui avait créé le monde était un autre dont il usurpait les droits et prétentions.

Le Grand Esprit, quand il apercevait Windigo seul, se remettait à lui parler comme avant, avant Wasihu, avant l'autre dieu qui se prétendait tout, avant l'eau de feu. Windigo écoutait avec ravissement le Grand Esprit ressuscité pour un temps. Il était présent dans chaque branche qui remue, dans chaque oiseau qui bat de l'aile, dans l'eau qui court en ricanant chatouillée par les cailloux du ruisseau, dans le calme apparent du lac, dans le vent qui traverse les fougères en se faufilant, dans la peau quasi vivante du tipi. Il touchait la main de Windigo et disait :

- Tu me vois n'est-ce pas? Écoute les pierres qui te parlent, les pierres profanées. Entends-tu l'eau se plaindre de ne plus être aussi pure? Écoute-moi Windigo! Je parle à ton âme profonde qui, seule, sait le secret éternel de la vie. Le soleil n'est-il pas toujours aussi rond? Et la lune? Et la terre? Quelque chose a-t-il changé en moi? Si je suis l'éternel esprit je suis toujours pareil. Toujours tu entendras ma voix dans ton cœur. Écoute Windigo! Tu l'entendras par-dessus les bruits mécaniques du monde. C'est à toi que j'ai confié la terre et peut-être aurait-il mieux valu que je la confie au dernier des animaux. Même le maringouin entend et exécute ma loi.

Windigo devenait de plus en plus triste. Il ne savait plus parler à Wasihu. Jadis il avait la parole poétique. Il traduisait alors purement l'Esprit, directement de sa source. Maintenant qu'il ne répétait plus le langage profond du Grand Esprit, il n'osait plus parler.

Au pays de Wasihu William essayait d'apprendre la mécanique. Mais ce qui lui plaisait beaucoup plus au pays de Wasihu, c'était l'eau de feu. L'eau de feu qui brûlait la gorge, répandait la flamme dans son corps épais, qui remplaçait la chasse, la pêche, qui empêchait d'avoir à construire un canot, qui effaçait la famine, le froid, les hivers, les menaces de la forêt, le regard du carcajou! L'eau de feu éteignait le calumet sacré, noyait l'image

de l'arc, de la flèche, du daim qui fuit l'œil grand, dissipait la senteur forte du tipi et étouffait les paroles vivantes de la nature, écrites par le Grand Esprit.

Quand on buvait l'eau de feu, on s'éteignait l'âme, on se consumait l'esprit, on n'était plus inquiet, ni dangereux pour soi-même. On brûlait une à une les lignes tournoyantes des cercles sacrés et leurs pouvoirs s'échappaient à jamais. Il fallait boire l'eau de feu, pensait William, pour supporter la douleur de regarder Windigo se détacher peu à peu de son image. Déjà, il ne pouvait plus reformer clairement cette image avec les morceaux brisés... pêle-mêle dans sa tête. Et William buvait encore de l'eau de feu. Ignorant si cela brouillait ou éclaircissait sa pensée, mais sachant que cela seul pouvait l'aider à vivre en attendant que vienne l'oubli d'avoir existé.

Honda s'attristait pour lui. Elle le voyait coincé douloureusement entre Windigo et Wasihu, n'admirant pas moins l'un que l'autre. Si seulement William pouvait apprendre à réparer les moteurs! se disait-elle.

Windigo passait ses hivers à chasser. Pendant ce temps Honda demeurait avec Wasihu dans le pays de celui-ci. William tentait d'apprendre la mécanique, et Milly à soigner les malades à la façon des Wasihus. Quand venait l'été, Honda, William et Milly retournaient vivre avec Windigo dans le tipi, près du lac sacré. Ils essayaient d'écouter à nouveau les voix de la nature. William ne prenait pas l'eau de feu avec lui, il suivait alors Windigo. Il devenait presque Windigo, n'eût été son fusil, qui cassait les voix de la nature en mille miettes. William avait jeté la flèche, qui ne

tue pas réellement. La flèche ne faisait que traverser le temps en sifflant, amenant plus vite ce qui serait arrivé un jour fatalement.

Honda apprenait à Milly le secret des herbes savantes. Mais Milly écoutait distraitement, plus intéressée par la science de Wasihu. Honda enseignait quand même, consciente d'accomplir par là un ordre intuitif de sa race. Honda n'aurait su expliquer à Milly comment elle connaissait le pouvoir des simples. Elle savait de tout temps, lui semblait-il. Ce n'était pas elle qui cherchait les plantes savantes, c'était les plantes savantes qui l'appelaient à elles pour l'aider. Mais les plantes savantes n'arrivaient pas à communiquer avec l'esprit distrait de Milly, qui éprouvait une gêne à écouter ce que répétait Honda. Tania, l'ami de William, expliquait à Milly que l'Indien, connaît, il n'apprend pas!

- Alors, disait Milly, il y a donc quelque chose de changé en moi!

Cette réponse peinait Tania, en âge de se choisir une femme. Pourtant, Milly aimait suivre Tania dans la forêt, se rappeler avec lui comment chasser, pêcher. Mais dès que l'automne venait, elle retournait au pays de Wasihu avec joie. Et Tania retournait vivre à la réserve où comme William, il effaçait sa mémoire en tentant de la dissoudre dans l'eau qui brûle le cerveau. Milly éprouvait de la pitié pour Tania et William. Elle ne voyait pas d'issue pour eux. C'était comme quand l'ouragan passe et que l'arbre n'est pas assez fort.... Milly, elle, voulait vivre!

Chez les Wasihus la vie était bonne. La maison de Wasihu, confortable et chaude, plaisait à Milly. Honda s'y sentait à son aise elle aussi. Car chez Wasihu la nourriture ne manquait jamais. Honda avait gardé de sa vie dans la forêt son habitude irrégulière des repas. Mais Milly, elle, avait adopté totalement le mode de vie des Wasihus.

Les Wasihus roulaient en auto. Tout était mécanique chez eux, rapide, efficace, réglé. L'improvisation et la rêverie y occupaient peu de place. Toutefois, ils avaient énormément de distractions pour oublier que cela manquait. Milly aimait la télévision, le cinéma, les clubs de nuits. Elle avait appris à voyager aussi, non plus d'un camp à l'autre, mais d'un pays à l'autre. Elle avait découvert l'immense royaume des Wasihus. Wasihu n'avait pas menti. Les Wasihus savaient accomplir des miracles. Ils volaient dans le ciel, traversaient les mers dans d'immenses maisons, lançaient des fusées dans l'espace, et plutôt que de rêver à la lune, ils étaient allés y marcher!

Qu'était Windigo à côté? lui qui courait encore après le cerf pour se nourrir? Ses gestes n'avaient d'effet que sur lui-même. Windigo, lui et son âme, uniquement. Les Wasihus, eux, apportaient sans cesse une amélioration à la vie de tous. Chez les Wasihus tout était plus facile : se nourrir, s'habiller, se distraire, voyager. Pour se nourrir, les Wasihus n'avaient pas besoin de marcher des semaines entières dans la neige et le froid, de risquer leur vie en face de l'ours. Non! les Wasihus montaient dans leur auto et se rendaient directement là où la nourriture, plus abondante que tout ce que l'imagination pouvait inventer, se trouvait à la portée de la main. Sans tuer, sans blesser, on pouvait la prendre. Pour s'habiller, c'était la même chose. Les Wasihus n'avaient pas à chercher parmi les animaux de la forêt lequel pourrait, en sacrifiant sa peau, leur fournir la tunique la plus chaude. Ils n'avaient pas à tuer l'animal, à lui retirer sa fourrure, à la mastiquer pendant des jours pour qu'elle devienne le cuir, qu'il faudrait coudre patiemment ensuite en un vêtement protecteur contre le froid hivernal. Non! les Wasihus ordonnaient et leurs machines inventaient des étoffes fines, légères, chaudes, aux couleurs chatoyantes, il suffisait de s'en vêtir. Les Wasihus n'avaient pas à s'entasser toute une saison dans un tipi sombre, à

dormir sur des matelas piquants de branches de sapin et habillés comme leurs voisins, les animaux, pour survivre. Non! Les Wasihus construisaient solidement leur demeure, y mettaient le confort et la beauté. On pouvait s'y laver même en hiver! Et y manger lentement sans se soucier du feu qui meurt s'il a neigé ou du bois sec qui est rare. La chaleur des maisons des Wasihus est invisible mais douce au corps. Les Wasihus dorment paisiblement, sans craindre qu'une tribu voisine surgisse au milieu de la nuit, et qu'au matin leur scalp orne la ceinture de l'ennemi! Les Wasihus n'ont plus à avoir peur.

Milly, qui avait connu la peur du sang, de la vengeance, du froid, de la faim, de la maladie sans remède, savait qu'il n'y avait rien de plus terrible au pays de Windigo, que la peur! La peur de tout. La peur du vent qui charrie les esprits mauvais, des pierres qui entendent tout et répètent, des ossements des morts qui se souviennent et commandent leur vengeance. La peur des animaux-totems qu'il ne faut jamais - même par erreur - frapper sous peine d'encourir la mort. La peur des terribles initiations où il faut agoniser pour acquérir le droit de vivre.

La peur de ces lois implacables, venues du fond des temps, qui rendent la mort plus désirable que la vie, en accordant à la mutilation des corps une gloire ineffable. Milly se souvenait que chez Windigo, la mort finissait toujours par ombrager la vie avec sa menace constante. C'est pourquoi elle aimait le pays de Wasihu, où la vie s'affirmait, oubliait un moment son ombre. Un Wasihu pouvait se sentir unique. Windigo, lui, était la race.

À l'hôpital où elle suivait son cours d'infirmière, Milly voyait des lits propres, des chambres bien éclairées. Tout y était stérilisé. Elle constatait aussi que les Wasihus ne se laissaient pas mourir facilement. Ils luttèrent contre la mort de tous leurs instruments. Ils n'avaient pas la nature contre eux dans leur combat contre la maladie : le froid, la famine. Non! les Wasihus ne connaissaient ni le froid, ni la famine et même la maladie, très

souvent, s'inclinait devant la force des défenses qu'ils lui dressaient! De plus, les livres des Wasihus renfermaient des connaissances qui ne sont pas inscrites dans la nature, parce que ce sont les Wasihus qui les ont découvertes.

Devant les miracles journaliers des Wasihus, Milly perdait peu à peu l'admiration qu'elle avait jadis pour la vision pure de Windigo. Bien sûr, elle aimait toujours Windigo, mais comme on aime la photo ancienne de sa propre figure, avec une certaine gêne dépourvue de regret. Avec ses cheveux roux et ses yeux bleus, qui aurait cru que Milly était une Indienne, si elle n'avait pas tenu, comme Honda le lui avait appris, à faire remarquer l'évidence de ses traits indiens.

Honda regardait longuement par la fenêtre. Elle était bien dans la maison de Wasihu. Elle y revenait toujours à l'automne, au moment où les grandes oies bleues passaient en la saluant du haut du ciel. Honda se rappelait leurs haltes secrètes sur les eaux du lac. Elle était bien dans la maison de Wasihu. Honda préparait les repas pour Wasihu sur une cuisinière électrique. Elle se souvenait de l'arôme du gibier qui tourne sur le feu, cerf longtemps désiré, que Windigo a enfin réussi à tuer. Repas dévoré des yeux avant d'être mangé. Honda était bien dans la maison de Wasihu! Elle achetait les ustensiles, point n'était besoin de les fabriquer, et ses mains vilaines n'avaient plus qu'à tenir la cigarette qu'elle s'était mise à fumer. Honda se berçait tout le jour, regardait des images à la télévision. Car les Wasihus savaient produire des images que tous pouvaient voir en même temps. Les Wasihus avaient rendu les visions accessibles à chaque individu. Il suffisait de tourner un bouton. Windigo devait se préparer longtemps, entrer en transe, y ajouter la fumée de son calumet, exécuter toutes sortes de rites longs et précis avant d'apercevoir les images floues qui lui assureraient le respect des autres, parce qu'il serait le seul à les avoir vues. Les

Wasihus, eux, avaient créé l'appareil qui permettait à n'importe qui de recevoir instantanément, une fois qu'on avait payé pour l'appareil, les visions les plus fantastiques! Que Honda fuma ou non, n'empêchait, ni n'aidait le miracle à se produire. Le miracle était là, calumet ou pas.

Honda était bien au pays de Wasihu. Les Wasihus avaient aussi inventé des appareils pour communiquer à distance. Il suffisait de parler dans un objet et un fil portait votre voix là où vous souhaitiez qu'elle allât. Pas besoin de construire des autels, d'appeler les esprits pour qu'ils transportent votre message au loin. Un fil accomplissait cela aussi efficacement, avec beaucoup moins d'efforts. Il suffisait de payer pour le fil.

Honda était heureuse au pays de Wasihu. Les Wasihus avaient aussi créé la lumière perpétuelle. Il n'y avait plus à regarder le soleil et, quand il ne donnait plus sa lumière à aller dormir. Non! les Wasihus s'étaient inventé des petits soleils qui s'allumaient quand on appuyait sur un commutateur. Ils éclairaient chaque pièce de la maison. Plus besoin de craindre la nuit. Si les mauvais esprit venaient, forts de votre impuissance, il suffisait de créer la lumière pour démontrer sa propre puissance. Et les esprits, éblouis, fuyaient. Il suffisait de payer pour posséder ce pouvoir. Honda se trouvait bien dans la maison de Wasihu où la chaleur en hiver venait on ne savait d'où. Il suffisait de tourner un thermostat et on obtenait la température souhaitée autour de son corps. Il suffisait de payer pour goûter à tout ce confort. C'est ce que Windigo n'aimait pas.

Que faisait-il Windigo dans la neige à courir après les castors dont la fourrure ne se vendait plus? Que faisait-il Windigo dans son tipi à sentir sa propre sueur? Pourquoi attendait-il à l'été pour se laver? Pourquoi causait-il avec des pierres qui n'avaient jamais su entendre? Pourquoi demeurait-il seul dans la forêt à parler à des portions de lui-même? Pourquoi marchait-il des

heures en raquettes pour tendre des pièges à des bêtes dont il n'avait plus besoin de la peau? Pourquoi demeurerait-il à veiller à côté des os de ses ancêtres, quand ceux-ci depuis longtemps avaient porté leurs âmes bien loin de ce pays?

Oui, Honda était bien au pays de Wasihu. Bien mieux qu'à attendre le retour incertain de Windigo parti chasser dans la tempête. Bien mieux qu'à porter derrière lui les lourdes charges, des jours et des jours, en même temps que le fardeau de Milly qui allait naître. Oui, Honda était heureuse de ne plus entendre les cris des massacres dans la nuit. De ne plus avoir à supplier Windigo d'épargner ses frères et de devoir se montrer la prisonnière docile, de crainte d'être elle-même massacrée. Honda était bien dans la maison de Wasihu. Mais Windigo disait « qu'elle devrait avoir honte de n'être plus une vraie squaw! »

La seule chose qui inquiétait Honda au pays de Wasihu était l'eau de feu. Hélas! les Wasihus avaient inventé l'eau de feu aussi. Honda se demandait pourquoi, après avoir créé tant de bonnes choses, ils avaient fabriqué, par inadvertance, l'eau de feu qui ravageait William. Comme elle avait été fascinée par les images qui apparaissent, les fils qui parlent et la lumière qu'on emprisonne et relâche à volonté, William avait été envoûté par l'eau de feu qui enflamme, consume l'être. Et pour laquelle il faut aussi payer.

Que produisait donc l'eau de feu de si agréable en William pour qu'il se désintéresse aussi bien du confort de la maison de Wasihu, que de l'inconfort du tipi? Que pouvait donc contenir l'eau de feu pour avoir dégradé en William la parole, que les Indiens savaient si poétiquement jadis manier? Que contenait donc cette eau brûlante pour consumer, à mesure qu'elles naissaient, les aspirations de William?

- Il aimerait...aimerait ...réparer...réparer les moteurs, articulait-il, la langue paralysée par l'eau puante de Wasihu. Pourquoi l'eau de feu causait-elle plus de mal à William qu'à Wasihu? Est-ce que Wasihu aurait inventé cette eau diabolique, comme une arme, pour se débarrasser de William?

Honda se berçait en pensant : Est-ce que Wasihu, si inventif, si bon, pouvait aussi être mauvais? Est-ce que Wasihu n'avait pas échangé un vaste territoire de chasse à Windigo, contre un seul collier de perles brillantes? Est-ce que Wasihu n'avait pas un jour invité les Indiens de la tribu de Windigo pour les tuer froidement sur place? Ne savait-il pas scalper et torturer aussi finement que Windigo? Honda se rappelait soudain une foule d'événements sanglants, trop honteux pour qu'elle continuât à se les remémorer. Le rappel de ces images l'invitait à croire qu'il se pouvait bien que Wasihu, malgré ses qualités, fût aussi capable des pires méchancetés. Elle crut donc prudent d'inciter William à se méfier de l'eau-de-vie, l'arme principale de Wasihu contre lui.

William demeura sourd à l'avertissement de Honda. Si Wasihu était méchant pourquoi lui aurait-il fourni l'argent pour payer l'eau de feu qui le rendait si heureux? Non, l'eau de feu était bonne à boire. Wasihu était bon! Windigo lui aussi aimait Wasihu...toujours Windigo avait aimé Wasihu...jamais Windigo n'avait fait de mal à Wasihu...souvent même Windigo avait tué pour plaire à Wasihu. Windigo avait même oublié ses rites secrets pour plaire au dieu de Wasihu...Alors?

Mais Windigo, quand il se retrouvait seul au fond de la forêt, reprenait ses croyances. Il entendait encore les pierres parler, il entendait le Grand Esprit passer sur ses terres et se lamenter sur l'insouciance de Wasihu, qui voulait tout dominer comme s'il se croyait un dieu lui-même! Mais Wasihu n'est pas un dieu! répétait le Grand Esprit à Windigo. Va lui dire de ma part, que moi - qui le suis - je l'avertis d'arrêter de saccager, de torturer ma terre ou je la lui retirerai, sans plus. Car je sais être dur pour qui

se montre sot. Va lui dire ça! Et écoute pour voir s'il a compris ou si ses oreilles sont couvertes par le bruit des machines qu'il a construites. Va lui dire que mon soleil est toujours aussi rond dans le ciel et la lune aussi, malgré qu'il ait marché dessus! Mais que mon air n'est plus aussi pur, depuis que ses cheminées crachent dedans! Que ma terre, pleine de trous, se vide de son jus. Qu'il écoute le ventre de la terre gargouiller et ses membres trembler...et qu'il ait peur! Dis-le lui, avant que son manque de peur ne le tue!

- Honda...Honda...donne...donne-moi une bière... marmottait William.

- Ce n'est pas bien...ce n'est pas bien William...tu devrais arrêter de boire...et étudier les moteurs comme tu le voulais...

- Je...je ne peux pas Honda...je...je ne suis plus assez sérieux... plus assez sérieux...j'ai soif...donne-moi une bière...

Wasihu entra.

- Sers-lui donc une bière! dit-il à Honda.

- Je t'aime Wasihu...fit William déjà soûl, je te respecte Wasihu...

Wasihu ne répondit pas. C'était vrai que William avait un grand respect pour lui. Trop même! Il n'était pas sûr de mériter le respect de William. Il se rappelait parfois ce qu'il avait fait à Windigo. Il n'aimait pas ressasser ces choses. Mais elles lui revenaient quand même dans les moments de silence...

La première heure passée à se chauffer au feu de Windigo... où il élaborait déjà les mauvais tours qu'il allait ensuite lui jouer. Honda le pria de se servir... de se tailler une portion de cerf qui rôtissait sur le feu. Il examinait la femme de Windigo avec une lueur concupiscente au fond des yeux. Puis, Windigo lui avait prêté Honda. Il ne l'avait pas remise. Windigo avait attendu, poliment, que Wasihu voulût bien lui remettre sa femme. Cela n'était pas venu. Ensuite Wasihu était parti, puis revenu avec d'autres Wasihus, tout aussi voraces. Windigo les avait accueillis encore avec respect. Quand Wasihu demanda à Windigo de combattre avec lui d'autres Wasihus, qui voulaient empêcher les premiers Wasihus arrivés de demeurer là, Windigo l'aida. Plus fidèle à Wasihu, qu'à ses propres frères, qu'il tua sans pitié pour défendre la cause de Wasihu.

Quand Wasihu demanda à Windigo de lui apprendre sa langue, Windigo lui enseigna tous les mots, qui permettraient ensuite à Wasihu de lui mentir. Car Wasihu reconnaissait avoir souvent menti à Windigo. Il ne lui avait pas donné le prix promis pour ses terres, même que certains paiements attendaient encore. Non, Wasihu n'avait pas toujours été correct avec Windigo... moins que correct, voire dégoûtant!

Il avait déjà violé Honda avant que Windigo ne la lui eût prêté. Il avait exigé que Windigo empilât ses précieuses fourrures jusqu'à la hauteur du fusil convoité, avant de le lui remettre. En échange d'une vilaine couverture, n'avait-il pas réclamé six peaux de castor? Windigo avait payé en remerciant Wasihu de sa générosité...

Plus! il avait imposé sa foi à Windigo. Alors que sa foi le préoccupait si peu lui-même. Et le pire... il lui avait apporté l'eau de feu qui, il le savait, inventait l'enfer dans la tribu de Windigo. Il avait vu alors des fils tuer leur mère et des pères leurs enfants. De terrifiants massacres le hantaient encore. Il avait fait cela

froidement pour obtenir à moins de frais ce que Windigo possédait de plus précieux : ses terres.

Wasihu regardait William et l'écoutait bafouiller...il se disait que si William était ainsi, alors que Windigo était si magnifique, c'était à cause de lui Wasihu. Eh oui! il avait pris à Windigo non seulement ses fourrures, ses terres et sa femme, mais aussi ses enfants. Wasihu avait tout pris à Windigo. Et il était maintenant trop tard pour le lui rendre. Cela était fait, pris, usé.

En ces instants de lucidité, Wasihu souhaitait, plutôt que d'être lui-même, être Windigo. Pour ne pas avoir à subir son regard, regard qu'il ne parvenait pas à oublier, qu'il ne parviendrait jamais en vingt générations à effacer au-dessus de son pays. L'ombre lourde de Windigo sur le pays volé par Wasihu...

- Je vais tâcher d'aider William...dit tout haut Wasihu, qui buvait une bière lui aussi.

Honda ne répondit pas. Elle regardait les images de la télévision. Elle suivait l'émission en cours. Elle fumait en se berçant et se sentait bien...

Troisième cercle

Milly embrassa Wasihu sur les deux joues :

- C'est comme dans un rêve! dit-elle, mais elle est bien là! Et ses doigts touchaient le métal, caressaient la petite Volkswagen jaune.

- Bon anniversaire! répéta Wasihu aussi heureux que Milly.

Milly ouvrit la portière :

- Tu viens Honda? fit-elle, monte! On va faire un tour...

Honda jeta un regard inquiet sur sa robe...

- Viens comme tu es! dit Milly.

- Bon! fit Honda en se tapotant les cheveux, cherchant le regard approbateur de Wasihu.

- Va! va! dit Wasihu, elle sait conduire...

Honda s'installa laborieusement sur l'étroite banquette. Honda avait épaissi. Son corps n'avait plus la grâce de mouvement du

cerf, du temps où Wasihu admirait sa silhouette. Elle regarda à l'arrière et dit :

- C'est une voiture bien propre!... Son ancien propriétaire a dû en prendre bien soin, mais elle est un peu étroite pour moi...

Milly démarra avec quelques petits soubresauts et s'excusa :

- Ce n'est pas une conduite automatique, je vais m'habituer...

Honda regardait défilé les magasins. Courte randonnée entrecoupée d'arrêts brusques et de départs hoqueteux aux intersections.

- Le feu est vert! Passe! Non, n'avance pas! il y a un piéton! Bon vas-y! caquetait Honda comme une perruche effrayée.

- Tu as peur, avoue-le! dit Milly en riant.

Honda n'avait pas peur pour elle. Elle se savait laide, mal fagotée et grosse! Une vieille Indienne fripée...de quoi fasciner l'œil du peintre, non de l'homme. Aucun accident n'aurait pu ajouter aux dégâts du temps.

- À quoi penses-tu? demanda Milly, devant le silence soudain de Honda.

- À rien...dit Honda, on devrait rentrer... Wasihu va s'inquiéter... pour toi.

- Bien, dit Milly, je tourne et on rentre.

Et elle se sentait pareille à un oiseau jaune, un oiseau mécanique qui ronronne comme un chat. Merveilleux le monde de Wasihu!

Wasihu prit la main de Honda pour l'aider à descendre...

- Ce n'est pas tout à fait ton format! fit-il.

La remarque ne fit pas mal à Honda, car Wasihu l'aidait à descendre... Windigo, lui, l'eût laissée se débrouiller toute seule... en plus il lui aurait demandé de porter ses raquettes!

- J'espère que tu seras prudente en conduisant, répéta-t-elle plusieurs fois à Milly.

- Elle le sera, la rassura Wasihu, elle a dix-huit ans maintenant.

Milly rêva toute la nuit suivante. Au volant de sa petite auto, elle parcourut mille routes jaunes. Au matin elle effectuait ses changements de vitesse avec une surprenante aisance quand la sonnerie de son réveil-matin, avec un zèle implacable, lui commanda de stopper.

- Ai-je réellement appris? se demandait-elle en revêtant son uniforme d'infirmière. Puis, elle fit tourner ses clés et sortit.

Déjà elle avait téléphoné à son amie pour lui annoncer qu'elle la prendrait en passant...

- Splendide! s'exclama Emma, en montant dans l'auto...tu en as de la chance! J'espère que tu conduis bien ...

- J'ai appris toute la nuit! dit Milly.

- J'ai bien hâte que ce stage finisse soupira Emma, après le moment passé à s'extasier sur l'auto de Milly...peut-être qu'on va m'envoyer soigner de beaux jeunes hommes...

Milly écoutait distraitement Emma, elle cherchait, dans le stationnement de l'hôpital, un espace assez large pour lui permettre de garer son auto sans trop de difficulté. Une fois son auto garée, elle répondit à Emma :

- Bien moi, je commence aujourd'hui à m'occuper d'un nouveau patient... j'espère seulement qu'il ne sera pas trop difficile...

Le nouveau patient de Milly avait vingt-cinq ans. Il était beau comme un dieu. Hélas! on venait de lui couper une jambe... Milly s'imagina avec une seule jambe... consternée, débordante de pitié, elle en devint immédiatement amoureuse. Il s'appelait Bill. Ce nom, pourtant si banal, acquérait soudain pour elle un charme extraordinaire. Rapidement elle se mit à voir défiler des voiles de mariées dans les yeux du jeune homme... Ses trois semaines de stage lui parurent trop courtes.

Quand Bill quitta l'hôpital, une petite Volkswagen jaune l'attendait à la porte pour le conduire à son appartement.

De la petite fille Milly naquit la femme. Bill éveillait en elle des bruits de sources, des piailllements d'oiseaux, des frôlements invisibles d'ailes sur son corps. Milly était amoureuse, amoureuse, d'un jeune wasihu américain...

Il y avait longtemps une étoile était descendue du ciel pour Windigo. Aujourd'hui Milly accueillait l'amour venu du pays d'à côté. Le visage de Tania flottait brouillé mille ans en arrière. Milly balayait le passé, parcourue par le fleuve de l'amour qui coule d'un pays à l'autre sans se soucier des frontières. Milly voguait, heureuse, sans préjugés, sans loi ni remords. Bill

l'aimait. Il était amoureux de cette belle Indienne sur laquelle lui paraissait encore flotter l'ombre des arbres de la forêt. Il croyait entendre le gargouillement de la nature dans sa voix, et son corps lui rappelait, à chaque fois qu'il s'offrait, la fougue de l'Oiseau Tonnerre. L'oiseau qui, de ses ailes puissantes, descend en sifflant vers la mer, soulevant des vagues et des grondements mystérieux, l'oiseau qui sauve de son bec puissant la baleine blanche et lumineuse de l'amour.

- Je suis si heureuse, disait Milly à Emma, que j'ai peur d'éclater!

- Prends garde alors! répondait Emma, plus superstitieuse qu'une Indienne.

Mais Milly ne craignait rien. Elle avait fui le pays de Windigo pour échapper à la peur et à la superstition.

Le regard intraduisible de Tania suivait le vol haut de l'amour de Milly. Milly était-elle comme l'outarde impétueuse, qui file irrésistiblement sur la route intuitive de son destin, sans se soucier des prévisions du temps de la menace des cyclones ou de l'épaisseur de la brume au-dessus de l'eau? Milly voyageait-elle bravement, malgré la menace des éléments, portée par les ailes de l'évolution, vers l'arbre ensoleillé qui la préserverait de la mort, certaine, si elle demeurait craintivement cachée dans l'ancre du froid? Milly volait-elle, bellement, vers sa survie, alors que Tania, prudemment demeuré à terre, périrait de faim avant la fin de l'hiver?

Et Tania puisait dans l'eau de feu la chaleur pour son corps engourdi. Il boirait jusqu'à en être consumé. Endormi, incapable

de voler, de remuer, prêt à mourir sur place, plutôt que de bouger une aile.

Wasihu s'attristait du comportement de Tania. Mais il ne pouvait pas, tout de même, forcer une outarde à l'aile blessée, qui ne savait plus voler, à voler! Mieux valait la laisser s'affaiblir et mourir d'elle-même, consciente de sa mort, - inévitable.

Honda écoutait paisiblement Milly discourir sur son bonheur. Bill était beau! (peu lui importait qu'il lui manquât une jambe) Il était si attentif, si délicat, si gentil... et il l'aimait, elle, petite indienne pauvre. Milly allait bientôt épouser ce riche Américain, dont la famille avait fait fortune grâce à l'un des matériaux le plus largement utilisé dans le monde, l'asphalte. Un véritable conte de fée pour Milly. Mais Emma lui disait de s'inquiéter? De quoi devait-elle s'inquiéter? Que pouvait-il lui arriver de mal?

Honda haussa les épaules. Pourquoi Milly n'aurait-elle pas mérité ce bonheur qui lui était tombé dessus, simplement parce qu'elle s'était trouvée au bon endroit quand les courants de l'amour et de la chance s'étaient croisés? Les gens croient toujours que leurs malheurs leur reviennent, surtout qu'ils vont continuer de les accabler. Pourquoi, quand il s'agit du bonheur, ont-ils si peur de l'accepter comme un présent, du présent, qui leur revient aussi, et qu'ils peuvent garder

Milly sourit, de nouveau rassurée.

William marcha dans la ville de Wasihu. C'était bien inventé cette ville. Wasihu avait pensé à tout : des rues pour ses autos,

des parcs pour ses autos, des garages pour ses autos. Un petit espace servait aux piétons. C'est là que William marchait. D'un côté les voitures le frôlaient en soufflant sur lui leur haleine d'essence pendant que de l'autre des hommes et des femmes de plâtre le regardaient passer sans bouger. William marcha jusqu'à ce que l'œil rouge de Wasihu lui commandât d'arrêter, il recommença à marcher seulement quand son œil vert lui eut permis de continuer. Wasihu avait des yeux partout dans la ville. Ils commandaient, et si on ne les écoutait pas, on mourrait. Ou du moins, on s'en sortait très mal en point. Aussi, William surveilla l'œil de Wasihu et lui obéit, par crainte. Mais il ne se sentait pas à son aise. Pourtant, il marcha quand même pour voir où menait le couloir. Il découvrit qu'il menait à un autre couloir, que cet autre conduisait à un troisième et ainsi de suite...sans qu'il puisse jamais apercevoir ce qu'il était venu chercher : un arbre!

Alors il allait revenir sur ses pas, déçu de n'avoir pas découvert la seule chose qu'aujourd'hui il aurait souhaité admirer, quand, en face de lui, dans une vitrine, il aperçut une vingtaine de paysages... Mais si réduits, que l'eau de leurs rivières réunies n'aurait pas pu éteindre sa soif, pas plus que le feu des arbres de leurs forêts n'aurait suffi à cuire son repas ou leurs minuscules ciels à remplir sa fenêtre. Vraiment, Wasihu était formidable. Il avait réussi, non pas à rapetisser les têtes, mais la nature entière!

Cela donnait soif à William, cette puissance effrayante de Wasihu, qui pouvait bien se mettre à vouloir rapetisser William aussi, afin qu'il s'emboîte dans ses paysages réduits. Il commençait à comprendre les paroles de Honda : l'eau de feu était l'arme de Wasihu contre lui ! L'eau de feu lui servirait à rapetisser William...lentement, comme il avait rapetissé la nature.

Quand William revint chez lui, il avait eu beaucoup soif et il avait beaucoup bu. Wasihu en le voyant chambranler dit :

- Mais pourquoi bois-tu comme ça William?

- Parce que j'ai commencé à rapetisser...fit William, en s'affaissant lourdement dans un fauteuil.

Wasihu le regardait sans comprendre. - Milly, elle...

- Milly n'est pas une vraie Indienne, baragouina William...Milly c'est une Métisse! les Métis ne sont pas des Indiens, ils n'ont pas à rapetisser...

Assis, il examinait son ventre, sa chemise tendue sur son ventre énorme... il n'avait pas l'impression de rapetisser extérieurement. Pourtant...ce devait être intérieurement que cela se passait. Peut-être que Wasihu avait commencé à rapetisser ses paysages par en dedans aussi. Il les avait grattés sournoisement à l'intérieur jusqu'à ce qu'ils deviennent creux. Puis, il avait rempli ce creux de peinture. Et le paysage s'était contracté jusqu'à devenir ces paysages miniatures aperçus dans la vitrine...lui aussi on le réduisait secrètement par en dedans, jusqu'à ce qu'il se contracte en une petite statuette coiffée d'une plume qu'on vendrait ensuite dans les boutiques.

- J'essaie pourtant d'aider William... dit Wasihu.

Honda fumait lentement en se berçant. Elle paraissait réfléchir... Elle dit simplement :

- Je n'ai pas encore lavé ma vaisselle aujourd'hui... C'est cette façon de s'enivrer tout le temps, qu'il a! poursuivit-elle, je ne peux pas supporter ça. Un homme doit avoir un but dans la vie.

Moi, je suis vieille, mais j'ai à faire... je n'ai pas lavé ma vaisselle aujourd'hui mais c'est la première fois que ça m'arrive.

Le chien aboyait dehors.

Elle dit : - Wasihu, va donc faire taire ce chien!

Wasihu obéit. Le chien rentra derrière lui.

- Les Indiens ont toujours eu de chiens, dit Honda, et nos chiens ont toujours jappé sans arrêt. Windigo disait que les chiens sentent des choses que les hommes ne sentent pas. Chez nous il devait y avoir beaucoup à sentir. Maintenant les chiens ressemblent aux hommes, ils ne sentent plus rien venir. Celui-ci jappait pour entrer ...

Wasihu ouvrit une boîte de viande et la versa dans le plat du chien. Le chien suivait chacun de ses gestes, l'air heureux.

- C'est peut-être cette nourriture qui les rend insensibles, fit Honda. Le chien mangeait sans l'écouter. C'est drôle, poursuivait Honda, comme le chien sait s'adapter, sa race ne diminue pas, elle augmente.

Wasihu demeurait silencieux. Il aimait les chiens, il les traitait bien. Il les regardait se réunir en bandes tôt le matin et se mettre à jouer. Les chiens commençaient-ils à se socialiser?

- Bon ! je vais laver ma vaisselle...fit Honda en se levant et se dirigeant lourdement vers l'évier.

- Le malheur, dit Wasihu, c'est que William a perdu son âme et il n'en a pas retrouvé une autre...

Attablés au restaurant du port, devant deux assiettes du pêcheur, Bill et Milly regardaient les mouettes voler à la grandeur de la fenêtre qui donnait sur le fleuve. Bill caressait doucement le revers de la main de Milly du bout de l'index, comme on flatte un animal très petit.

- J'ai emmené Honda manger ici un jour, dit Milly. Elle surveillait deux énormes pétroliers qui avançaient dans le port... Soudain, un petit voilier s'est glissé entre les deux gros bateaux qui se rapprochaient l'un de l'autre et menaçaient de le réduire en miettes...Mais l'intrépide petit voilier se faufila intact jusqu'au bord. Honda, encore effrayée, me dit : « Pendant un moment, Milly, j'ai cru que Wasihu était capable d'inventer des choses si énormes, qu'elles risquaient ensuite d'anéantir en une minute les plus petites qu'il avait créées auparavant. »

- Honda dit des choses pleines de bon sens...tu sais, fit Bill, songeur.

Quatrième cercle

Windigo chassait pêchait trappait chaque jour. Il ne pensait plus à Wasihu. Il l'avait presque oublié. Mais tout à coup Wasihu resurgit. Cette fois dans une machine effrayante! Et il se mit à traverser très vite, dans un bruit d'enfer, les paysages que Windigo, lui, longe silencieux, avec lenteur. Windigo, quand il voyage, ne laisse aucune trace de son passage et les épinettes oublient aussitôt qu'elles l'ont vu passer.

Mais quand les machines de Wasihu s'enfoncent avec fracas dans la forêt, les arbres dressent leurs aiguilles et leurs feuilles de terreur et n'oublient plus jamais le spectacle contemplé. Les jeunes pousses, horrifiées, regardent leurs racines déchiquetées voler dans les airs! Les animaux s'enfuient comme si le Mauvais Esprit en personne déversait sur eux son mauvais souffle.

- C'est bien simple, dit Windigo, Wasihu se prend pour un autre. Pour le Grand Esprit lui-même! si je suis forcé de le nommer. Wasihu déclare que l'énergie est plus importante que tout, que les oiseaux, les poissons, les plantes... que les animaux n'auront qu'à se sauver quand il va faire son Déluge! L'énergie, dit Wasihu, il faut la prendre là où elle se trouve, et elle se trouve au pays de Windigo.

Mais le Grand Esprit, qui parle uniquement à Windigo, parce que Wasihu ne sait pas écouter, dit que Wasihu ne sait pas voir. Il ne regarde pas assez haut, ni assez profond. Sinon, il verrait qu'il n'a pas besoin du pays de Windigo pour avoir l'énergie quand même. Wasihu construit des machines si bruyantes qu'il n'entend pas la nature crier. Mais elle crie. Windigo l'entend, et quand elle va se mettre à crier encore plus fort, bien fâchée, alors là, Wasihu n'a qu'à se bien tenir, à se boucher les oreilles, et à apprendre à courir vite...

- Tu parles tout seul Windigo? fit Tania devant lui.

Windigo sursauta, regarda Tania comme une apparition.

- Honda te fait dire, dit Tania, que c'est la graduation de Milly samedi...si tu pouvais venir...

Windigo ne répondit pas. Il rentra dans son tipi et en ressortit avec sa pipe. Il s'assit devant son feu et se mit à fumer en silence.

Tania s'en retourna. - Il n'a rien dit...rapporta-t-il à Honda qui attendait.

- Il va venir alors...fit Honda.

Windigo se laissait engourdir par les ballottements du train. De toutes les inventions de Wasihu, le train était la seule qu'il ne trouvait pas venimeuse. Pourtant les wagons verts contournaient, avec les mouvements sinueux de la couleuvre, les montagnes qui

le séparaient de la ville. Windigo aimait le train. Il avait presque la conviction que Wasihu l'avait créé exprès pour lui, tant il était souvent seul à y voyager. Windigo embrassait du regard les forêts, les lacs, les rivières qui restaient encore. En voyant défiler ce paysage, il se disait qu'il devait espérer, le monde n'était pas encore complètement couvert de ciment. Peut-être que Wasihu ne l'élèverait pas son monument de bitume? qu'il ne le ferait pas son Déluge? qu'il n'enlèverait pas ce vaste espace aux animaux. Enfin, le seul plaisir qu'il éprouvait à venir en ville était d'admirer, en s'y rendant, tout ce que Wasihu n'avait pas eu le temps de détruire encore. Parce qu'à vrai dire, la graduation de Milly ne l'impressionnait pas beaucoup...

Selon Windigo, Milly avait seulement mis plusieurs années à apprendre ce que Honda avait assimilé en bien moins de temps. Les vertus des simples n'avaient aucun secret pour Honda. Milly connaissait-elle aussi à fond les propriétés magiques de ses médicaments? Toute sa vie, Windigo avait vécu sans rien étudier dans les livres. Mais il lisait les plantes. Windigo connaissait toutes les décoctions qui, alliées à la magie des rites, guérissaient à peu près toutes les blessures et les comportements aberrants du corps. Habitué à disséquer les carcasses des animaux, il connaissait la structure de la sienne. Même s'il ne savait pas, aussi effrontément que Wasihu, arracher des mains du Grand Esprit, qui les tient presque, les corps trop abîmés pour servir encore à quelque chose. Il était fier de sa propre médecine. Il féliciterait Milly, sans plus.

Windigo avait toujours respecté la loi implacable de la nature où le fort survit et le faible périt. Et sa race n'était-elle pas exempte d'êtres difformes? de la surpopulation? où étaient les impotents? Est-ce que Wasihu, lui, ne commençait pas à être passablement mal en point avec son rafistolage artificiel et illimité? Windigo féliciterait Milly, sans plus...

Le stéthoscope et le dictionnaire médicale étaient les symboles de sa profession, expliqua Milly à Windigo, qui regardait les deux objets placés sur une table à l'avant de l'église. Milly était entièrement vêtue de blanc. Elle se tenait debout avec ses compagnes dans le temple du dieu de Wasihu. Toutes ces filles serraient dans leurs mains un petit parchemin noué d'un ruban rouge.

Le dieu de Wasihu avait un beau temple. Mais il y était cloué sur une croix à l'avant! Un soleil métallique au-dessus de sa tête, une horloge à sa droite. Wasihu avait enfermé le temps dans un boîtier d'or, aussi il n'avait plus de temps pour rien. Wasihu avait enfermé son dieu dans un beau temple, et était devenu incroyant. Pourtant Milly venait y prêter serment? Wasihu prononçait trop de paroles vides.

Windigo baissa les yeux pour saluer Bill. Milly souriait. Windigo se taisait. Il ne voyait pas pourquoi il avait à être là à attendre, que tout ce qui devait se passer se passe... Il se sentait mal à l'aise au milieu de tous ces Wasihus trop bien habillés.

Quand tout ce qui devait se passer fut passé, Windigo se sentit soulagé, il pouvait enfin se retirer. Milly le regarda partir... et c'était comme si le passé s'en allait.

Windigo retournait chez lui par le même train. Mais cette fois le ballotement doux des wagons le laissait indifférent. Il ne distinguait plus les paysages laissés par Wasihu. Les fenêtres du train étaient pleines de nuit.

Windigo retournait vers sa retraite, qui ne serait plus la sienne pour bien longtemps, Milly l'avait lu dans le journal à plat sur la table. Si on ne savait pas lire, le journal ne nous apprenait rien des choses épouvantables qui vont venir. Mais Milly savait lire,

elle l'avait lu : Wasihu l'érigerait son barrage! Il le ferait son Déluge! C'était décidé. Les paysages de Windigo seraient noyés...

Windigo somnolait...il rêvait qu'il lisait dans les pierres sacrées, les pierres que le soleil a patiemment polies de sa lumière, jusqu'à ce qu'elles deviennent rondes comme lui, et puissent parler. Elles lui révélaient que c'était maintenant au tour de Wasihu de causer avec les planètes et les étoiles, de contrôler les éléments pour construire un monde nouveau, un monde fonctionnel. Windigo, lui, n'était plus à sa place, c'est-à-dire qu'il n'y avait plus de place pour lui. Wasihu remplissait le monde.

Puis, il se mettait ensuite à rêver à l'envers du moment précédent. Il entendait alors la forêt trembler et les battements d'ailes affolés des oiseaux. Il entendait le bruit terrifiant des troupes d'animaux qui fuient, et au-dessus de tout cela la voix du Grand Esprit qui soufflait : Windigo...Windigo... Windigo...

Il s'éveilla. Le train s'était arrêté et le conducteur le secouait violemment :

- Windigo! Windigo!...Tu dois descendre! Tu n'as pas payé ton passage!

Windigo ne répondit pas. Il descendit... il était rendu!

Windigo était assis devant le lac. Il fumait paisiblement. Le Grand Esprit lui parla encore une fois. Le Grand Esprit dit à Windigo :

- J'en ai assez de toute cette pollution! J'ai donné assez de temps à Wasihu. J'ai assez patienté. Je vais faire neiger sur ce pays. Neiger tant, que la neige recouvrira tout. Tout ce qui n'est pas beau à voir. Prépare-toi Windigo. Construis-toi une solide paire de raquettes, car tu vas marcher longtemps. Je ne veux pas que toi tu périsses, toi qui a toujours pris grand soin de ma terre. Windigo, attelle-toi à la tâche, afin d'être prêt quand la neige commencera à tomber...

Windigo obéit au Grand Esprit, comme il l'avait toujours fait jusqu'à ce jour. Il alla tailler le bouleau pour fabriquer l'armature des raquettes, grandes, lourdes, capables de résister à une très longue marche dans la neige épaisse. Windigo choisit soigneusement l'arbre, droit, flexible, dont les branches ploieraient facilement sous la main. Quand il l'eut coupé, il le dépouilla de son écorce, coupa de la bonne longueur les tiges qui formeraient le cadre de ses raquettes.

Il travaillait avec assurance, dextérité, minutie et inspiration. Il était si absorbé dans son travail, qu'il ne s'aperçut pas que le soleil, depuis des heures, avait fondu en une ombre épaisse sur la forêt et noyait dans les ténèbres la ligne d'horizon. Sa hache tranchante, en un instant, le sortit de sa torpeur. Un liquide tiède roula sur sa main, il venait de se trancher trois doigts!

Calmement, il garrotta son bras afin de s'empêcher de mourir avant le temps. Ensuite il appliqua sur la plaie une épaisse couche de gomme de sapin afin d'arrêter le sang et faire se cicatriser la blessure.

Puis, il finit de façonner l'armature de ses raquettes, et attendit patiemment que le cadre séchât pour tisser dessus le tapis de babiche. Car Honda n'était plus avec lui pour exécuter ce travail.

Quand les deux raquettes furent terminées et la blessure de ses doigts coupés presque cicatrisée, Windigo vit que le temps était venu pour lui d'aller faire ses adieux à Honda.

Honda le vit venir de loin. Depuis des jours elle l'attendait. Windigo s'assit près d'elle, silencieux. Honda aperçut sa main et s'exclama :

- Qu'as-tu fait de tes doigts Windigo?

Windigo ne répondit pas d'abord. Honda questionna de nouveau.

Windigo répondit :

- Bah!... je les ai mangés. Je vais partir... très loin cette fois...je ne te reverrai pas, Honda.

Honda dit :

-Veux-tu que j'aïlle avec toi Windigo?

Windigo dit :

- Non, Honda, pas cette fois...Je partirai seul et ne reviendrai pas...Je suis venu te dire adieu... tu ne me reverras plus...

Puis, il sortit.

Honda le regarda s'éloigner, elle éprouvait une vague inquiétude au cœur.

Quand novembre arriva, il commença à neiger. La terre se couvrit d'une pellicule blanche. Windigo regardait la neige...il n'était pas encore temps. Puis, il neigea, neigea encore. Bientôt les jeunes arbres furent recouverts. Alors le Grand Esprit dit à Windigo de se mettre en route, car à partir de ce jour il allait neiger de plus en plus fort, la neige allait monter, monter, monter!

Windigo chaussa ses raquettes et se mit à marcher. Déjà la neige atteignait la moitié de la hauteur des plus hautes épinettes et il neigeait toujours. Bientôt les sapins disparurent, la forêt entière fut ensevelie sous la neige. Et il neigeait encore. Windigo avançait, infatigable. Puis, la neige frôla les nuages. Windigo continuait sa marche, tantôt dans la neige, tantôt dans les nuages. Les deux se confondaient si bien qu'il eut vite l'impression que la neige avait envahi le ciel, et les nuages la terre!

Windigo marchait maintenant à travers les constellations, se dirigeant vers l'étoile qui n'avance jamais dans le ciel. Windigo avait atteint la maison de Petite Ourse.

Petite Ourse dormait. Elle s'éveilla aussitôt et constata :

- Te voilà enfin Windigo! et elle soupira d'aise...

Alors Windigo vit tous les lièvres, les ours, les orignaux, les renards, les loups et même le terrible carcajou s'approcher de lui pour lui lécher les mains...et Windigo éprouva de la joie.

- Tu n'auras plus jamais besoin de chasser, de tuer, tu n'auras plus jamais faim Windigo, dit Petite Ourse, regarde! la neige a cessé de tomber, il ne neigera jamais plus! L'étoile polaire marque le nord mais ne contient pas le froid. Ici Windigo, tu

auras toujours chaud...tu vivras éternellement dans l'arche de l'étoile avec moi.

Windigo reconnut le regard sombre comme la nuit, brillant comme une étoile, de Petite Ourse. Il décida de demeurer là. Il se pencha pour retirer ses raquettes... mais il n'en avait plus...

Dernier cercle

Milly Etchianich tournoyait toute blanche dans sa robe de soie et de dentelle...

- Je suis si heureuse! Je vais être la plus heureuse mariée de l'année! Comment trouves-tu ma robe Honda?

- C'est une bien belle robe, fit Honda sans arrêter de se bercer, une bien belle robe...

Milly tournoya encore quelques tours puis s'arrêta devant la fenêtre. Pensive, elle imaginait, comme elle l'avait vu si souvent, Windigo disparaître au tournant de la rue en face du magasin Woolco; Windigo quand il allait prendre son train, quand il retournait dans sa forêt, le seul endroit où il se sentait bien. Milly avait vu si souvent Honda et Windigo prendre le train ensemble pour se rendre au campement, puis revenir à la ville où Windigo demeurait un jour ou deux avant de repartir seul. Elle avait regardé Wasihu vivre journalistiquement avec Honda dans cette maison... les deux hommes étaient étroitement réunis dans sa mémoire. Mais lequel était son père? Elle aurait aimé entendre Honda confirmer ce qu'elle-même croyait...

Mais Honda se berçait, loin, très loin de la curiosité de Milly. Et Milly cherchait seule sa réponse. De qui souhaitait-elle être la fille? De Windigo? Ou de Wasihu?

Milly plissait son beau front penché vers Honda...

Honda arrêta un moment de se bercer. Son regard, sombre et mat, se détourna, croisa les yeux bleus de Milly, puis, Milly entendit :

- La seule chose importante Milly, c'est la vie présente en toi... d'où qu'elle vienne!

- Honda! Honda! Tu es là Honda? criait Milly en parcourant la maison vide...

Honda parut à travers la moustiquaire de la porte donnant sur la cour.

- J'étais assise à l'ombre des arbres, dit-elle, il fait si chaud aujourd'hui!

- Ouf! soupira Milly, j'ai eu peur que tu sois sortie. J'ai congé aujourd'hui, alors Honda je t'emmène, devine où?

- Je ne sais pas...fit Honda, il fait si chaud! Ce n'est pas une journée pour se promener...

- Justement! fit Milly, aussi, j'ai acheté tout ce qu'il faut pour pique-niquer. Nous irons à la réserve Honda. Depuis combien de temps n'as tu pas vu le lac? Moi, j'ai envie de revoir le lac aujourd'hui...

Honda hésitait...

- Allons! Viens! Seulement pour l'après-midi...nous reviendrons avant la noirceur. Allons Honda!

Honda hésitait encore. Elle n'avait jamais été pique-niquer de sa vie. Quand elle vivait sous la tente, cuisinait sur le feu, c'était un mode de vie. Non un divertissement inventé par Wasihu. En allant pique-niquer, Honda avait l'impression de pasticher sacrilègement son ancienne manière de vivre. Mais, Milly paraissait si parfaitement décidée, elle avait tout préparé...et Honda aurait bien aimé revoir le lac elle aussi...

- Comment dois-je m'habiller? demanda-t-elle.

- Viens comme tu es! dit Milly.

Honda possédait plusieurs robes, toutes plus colorées les unes que les autres, mais sur son corps elles paraissaient toutes identiquement informes. Alors pourquoi changer? En bleu, en rouge, en jaune ou en vert, elle était toujours aussi purement laide, aussi adorablement laide, pensait Milly, alors...

- Viens comme tu es! répéta-t-elle. Ce que Honda fit.

Le lac scintillait de tous ses feux métalliques sous le soleil. Vaste plaque d'eau frisée par le vent toujours présent comme sur le bord de la mer.

- Tu ne vas pas te baigner? s'inquiéta Honda, en voyant Milly retirer sa robe et dévoiler un étroit maillot de bain, tu as eu très chaud et l'eau de ce lac est glacée...

- Si! fit Milly, je suis venue pour ça...il y a si longtemps que je ne me suis pas baignée dans ce lac...

- Ne fais pas ça Milly! fit Honda, attends un peu au moins, tu as eu si chaud.

Mais Milly n'écoutait plus. Elle était déjà dans l'eau et barbotait...

- Tu devrais venir! criait-elle à Honda, il fait si chaud! Ta robe aura le temps de sécher...

Milly nageait. Sur son corps roulait l'eau glacée, l'eau qu'elle reconnaissait bien. Malgré la chaleur de l'été, ce lac maintenait toujours une très basse température. Tant pis pour ceux qui tenaient à s'y baigner! ils n'avaient qu'à se montrer braves...

Milly sortit de l'eau. Honda lui tendit une serviette car Milly grelottait...

- Tu vois, dit Honda, il y a trop longtemps que tu ne t'es pas baignée dans ces eaux glacées, tu as perdu l'habitude.

Milly grelottait toujours.

- Je vais me réchauffer vite, dit-elle, je vais m'asseoir au soleil...

Honda fixait le lac, les yeux tristes. Maintenant autour du lac s'élevaient les maisons blanches de la réserve indienne. Ce n'était plus comme avant. Est-ce que les esprits de tous ceux qui avaient habité ces lieux s'étaient enfuis loin des totems artificiels, qui dressaient leurs figures grimaçantes et sans âme

sur la rive? Où étaient passés les esprits qui avaient agité tous les ossements enfouis près de ce lac? Étaient-ils dans l'eau? ou dans le vent? Honda sentait leur présence de plus en plus proche...

Milly rejeta sa serviette.

- Regarde Honda! fit-elle inquiète, mon bras est tout bleu...

En revenant vers la ville, Milly conduisait, silencieuse... à un moment elle dit :

- C'est étrange tout de même ce bras bleu.

Honda ne répondit rien. Elle sentait l'inquiétude l'envahir, elle aussi.

- Si je passais par l'hôpital? dit Milly, vaut mieux me rassurer...

Honda approuva de la tête. Milly n'était-elle pas infirmière?

En entrant, Wasihu, à la vue du bras bleui de Milly, s'exclama :

- Mais qu'est-ce qu'elle a cette enfant?

Honda dit :

- Elle s'est baignée dans le lac cet après-midi...et depuis...

-

Milly ajouta qu'elle était passée à l'hôpital, on ne lui avait rien trouvé... il suffisait d'attendre... ça allait sûrement disparaître...

Mais le bras de Milly resta bleu. Deux mois s'étaient écoulés depuis la baignade et l'état de Milly empirait. Le bleu atteignait maintenant l'épaule. Bill s'inquiétait. Aucun des médecins consultés n'avait pu poser de diagnostic. Le mal de Milly était combattu avec des méthodes de traitement tout à fait expérimentales. Et chacune de ces méthodes s'avérait impuissante à arrêter l'ombre bleue, qui s'étendait de jour en jour, plus avant, sur le corps de Milly.

Wasihu disait :

- C'est incroyable! Il y a quelque sortilège là-dessous! Comment ne peut-on pas découvrir la cause de ce phénomène et l'arrêter?

Mais l'ombre bleue avançait sans s'émouvoir... sûre d'elle.

Toutes sortes d'idées superstitieuses couraient dans la tête de Honda. Elle connaissait des tas d'histoires semblablement mystérieuses, qu'elle s'efforçait d'oublier, d'enfoncer dans sa mémoire. Mais elles y étaient indélébilement gravées. Elle fermait les yeux pour ne pas les voir. Mais les yeux fermés elle les distinguait encore mieux.

Le corps de Milly, peu à peu, devient aussi bleu que ses yeux. Les médecins regardaient avec impuissance l'ombre descendre sur elle et la couvrir... Ses cheveux roux, la faisait ressembler à un coucher de soleil flamboyant. La nuit allait venir et les Wasihus ne pouvaient l'empêcher.

- Je t'aime! répétait Bill.

Mais cela n'avait aucun effet non plus. Milly bleussait comme un fruit mûr. Milly mûrissait trop vite... Et Bill avait beau

invoquer leur prochain mariage, Milly ne pouvait s'arrêter de bleuir. Déjà ses yeux étaient derrière le voile et regardaient ici, de loin.

Quelques mois plus tard le corps de Milly, dans sa robe de mariée, s'enfonçait doucement sous un petit tas d'herbe, descendant toujours, alourdie par l'ombre, pendant qu'à côté, Bill sanglotait...

Il y avait encore beaucoup de choses que Wasihu ne connaissait pas, pensait Honda, un petit bouquet de fleurs à la main. Wasihu ne savait pas tout encore! Windigo aurait-il su, lui, combattre l'ombre bleue avec ses pommades, ses danses, ses invocations et ses grimaces? Honda ne savait pas. Elle ne savait même plus si Windigo, un jour, avait réellement existé. Parfois dans sa tête, tout devenait confus... sa mémoire déclinait. À quoi bon chercher à se rappeler?

Et Honda alla déposer son petit bouquet sur la pierre froide, fleurs qui se faneraient bientôt. Car une fois les plantes coupées de leurs racines, elles mettent peu de temps ensuite à dépérir... et c'est un mouvement irréversible.

- Une trombe d'eau a détruit l'outarde! dit Tania pour qui l'image de Milly en oiseau continuait de filer dans sa tête.

- Non... fit William, en alignant les bouteilles de bière sur la table, c'est Windigo...

- Windigo est mort! fit Tania, on ne l'a pas revu depuis des années!

- Windigo ne meurt jamais! dit William, il a toujours existé et ne meurt jamais! Windigo est bon... parfois méchant aussi... mais jamais avec Wasihu! Windigo est méchant avec les Indiens seulement. Il est même capable d'être méchant avec lui-même... de se manger lui-même. Je l'ai vu de mes yeux et Honda aussi... il avait mangé ses doigts... il en avait mangé trois! Ce n'est pas une légende Windigo, ce n'est pas une légende mais une histoire vraie. Je pourrais raconter...

Wasihu arrivait derrière. Il dit :

- Raconte William! raconte l'histoire de Windigo...je t'écoute...

William se versa péniblement un verre de bière et commença :

- Windigo avait toujours existé l'Indienne sa mère affirmait bien l'avoir mis au monde mais tous les Indiens savaient que c'était faux aucune femme jamais n'aurait pu enfanter Windigo il était avant l'arbre avant que le lac arrondisse ses eaux en cercles d'argent avant la terre et les autres Indiens Windigo était le premier le premier du monde et tous les Indiens du plus jeune au plus... ..

Achévé d'imprimer
par www.lulu.com
pour le compte des Éditions En Marge
Québec, Canada
2009

De la même auteure

Romans

Windigo (première édition), Éditions Naaman, 1984.

Le bout du monde, Boréal, 1987.

Urgel, Eso et... Eux, Éditions Glanures, 1993.

Faut que je te parle d'Albert, Éditions Stanké, 1996

La vie à petits pas.., Éditions En Marge, 2004

Le Secret, Fondation littéraire Fleurs de Lys, 2004

Le bout du monde (réédition), Fides, 2006

La petite fille à la robe mauve, Éd. Le Sabord, 2006

Le Livre M, Éditions En Marge, 2009

La balançoire magique, Éditions En Marge, 2009

La fin des hommes, Éditions En Marge, 2009

Urgel, Eso et..Eux (réédition), Éditions En Marge, 2009

Nouvelles

Rue de l'acacia, Éditions Naaman, 1985

Poésie

Rire fauve, Écrits des Forges, 1983

Éclats de paroles, Écrits des Forges, 1985

48 poses, Écrits des Forges, 1992

Les bruits de la terre, Écrits des Forges, 1995

Musiques blanches, Écrits des Forges, 2000

Carnet de l'univers, Éditions En Marge, 2003

Instants-songe, Éditions En Marge, 2003

Les champs de l'être, Éditions En Marge, 2003

Ces voix du silence, Éditions En Marge, 2003

Poésie en images, Éditions En Marge, 2004

Par la fenêtre je l'aperçois, elle attend...

Écrits des Forges 2006